

Les enfants abandonnés à la découverte des colonies au début du XXe siècle Arsène Pierre Joseph Dellabonnin au Sénégal, puis en Côte-d'Ivoire

Arsène Pierre Joseph Dellabonnin est né le 30 mars 1887 à l'hôpital Tenon dans le 20^{ème} arrondissement de Paris. Sa mère, Marie, domestique, originaire de Plaisance (Italie), est arrivée à Paris, après un passage dans l'Aube. Elle l'abandonne le 14 avril, après l'avoir fait baptiser à Saint-Germain de Charonne.

Il est placé près de Chaumard (agence de Château-Chinon), chez François Brossier, qui recevra une récompense pour les 13 ans de l'enfant et avec qui il gardera des liens familiaux serrés. Pourvu du certificat d'études primaires en juin 1900, il est placé à Chaumard.

Pour son envoi à l'Ecole d'horticulture Le Nôtre le 16 mars 1903, le directeur d'agence déclare : *« Très bonne constitution, bien conformé ; intelligent, très bon caractère, bonne conduite, bonne moralité, bon élève, soumis et excellent ouvrier, économe, très bonne nature, estimé et aimé de ses maîtres »*.

A la sortie de l'Ecole Le Nôtre, il commence par travailler chez des horticulteurs à Joinville-le-Pont, mais intègre, en 1906, le Jardin colonial de Nogent-sur-Marne. Son départ pour Dakar, où il doit aller travailler comme agent de culture de 3^e classe (3 000 francs par an) au jardin d'essai de Hann, est retardé au 7 décembre 1906 à cause d'une épidémie de fièvre jaune.

Nous retrouvons encore ici des échos de litiges avec Jean Dybowski, directeur du Jardin colonial. D'après une lettre de M. Guillaume et des lettres de Pierre Dellabonnin, Jean Dybowski réclamerait 300 francs à Dellabonnin, somme qu'il lui aurait avancée pour payer son voyage à Dakar, alors qu'il l'avait assuré que ce voyage serait ensuite pris en charge par l'administration. M. Guillaume en appelle au directeur de l'Assistance publique, en lui demandant d'intervenir auprès du Jardin colonial, avec comme argument que *« le Département de la Seine (...) a bien le droit d'exiger que les pupilles ne soient pas dupés. »*

Fin 1907, Dellabonnin, avec Viart et Blondel¹, voit passer à Dakar Froment¹ en route pour le Soudan.

Il fait son service militaire sur place, en 1909, au jardin d'essai de Saint-Louis. Une lettre du 21 décembre 1909 donne de ses nouvelles à son ancien directeur :

« Mon service militaire est terminé depuis 4 mois. Dès ma libération, j'ai repris mon ancien poste à Hann. Ces 9 mois à la caserne n'ont pas été trop péniblent [sic] pour moi, car, après cinq mois d'instruction de classe, j'ai été mis à la disposition du Gouverneur du Sénégal pour m'occuper d'un Jardin d'Essai qu'il y a [sic] à Saint-Louis. Je compte rentrer en congé en mai ou juin 1910. J'ai déjà trois ans de séjour au Sénégal. Je suis toujours en bonne santé, et j'espère que cela continuera jusqu'à l'arrivée de mon congé. Malgré ce long séjour, et le climat plus ou moins malsain du Sénégal, et qui possède surtout une mauvaise réputation de toute l'Europe, mais en ne faisant point d'imprudences, et menant une vie régulière, on arrive à maintenir sa santé en bon état.

Quand je rentrerai, ça me fera 44 mois de séjour colonial. Je tâcherai d'emporter quelques graines de palmiers du pays pour Villepreux. »

¹ Voir les fiches correspondantes sur ce site.

Mais en décembre 1910, il est muté en Casamance (orthographe respectée) :

« C'est avec déplaisir que je vous apprends que j'ai quitté mon camarade Viart et mon poste de Hann depuis le 10 décembre.

J'ai été envoyé à Ziguinchor² pour y continuer mes services, qui constituent en la création d'une pépinière d'arbres fruitiers.

Cette région de la Casamance est beaucoup plus chaude que celle de Dakar. J'aurais bien préféré rester à Hann, jusqu'à ma rentrée en France, car depuis mon début à la colonie j'étais bien acclimaté à cette région et c'était avec satisfaction que je suivais l'évolution et l'ambéliation [sic], ainsi que le mode de multiplication, et des jardiniers indigènes que nous sommes arrivés à nous créer avec beaucoup de peine, par les travaux faits par Viard et moi, de cette station fruitière et forestière.

Je suis persuadé que d'autres agents de culture sortant des Ecoles supérieures à celle de Villepreux, tel que Versailles, Rennes, Montpellier et de l'Institut agronomique, tout en leur laissant leur valeur, n'obtiendront jamais de meilleurs résultats.

Enfin, si Viart et moi nous avons pas obtenu les récompenses qui nous étaient dûs, la trace des élèves de Villepreux restera toujours et ineffaçable dans ce petit coin gai et joyeux des environs de Dakar.

Je comptais rentrer en juin 1910, mais je n'avais pas le temps voulu, comme agent titulaire, pour avoir droit à un congé administratif et le médecin n'a pas voulu m'en accorder un de convalescence en présence de mon bon état de santé, malgré mon long séjour colonial qui est de 4 ans à présent. Tout au contraire il m'a dit qu'il admirait ma santé et que je pouvais très bien prolonger mon séjour pendant la bonne saison au Sénégal, c'est-à-dire jusqu'au mois de mai 1911. Et qu'à cette époque il m'accorderait satisfaction pour un congé de convalescence, pour ne pas me laisser passer une cinquième mauvaise saison de suite en Afrique occidentale. Mon service militaire m'a retardé ainsi dans beaucoup de choses (...) : enfin, je ne rentrerai en France qu'en juin 1911, si le docteur veut bien tenir sa promesse. »

Le bulletin 1912 nous apprend qu'il a de nouveau été muté, cette fois-ci en Côte d'Ivoire (Assikasso) :

« Après avoir été affecté au jardin du gouverneur général, j'ai quitté Dakar le 14 octobre dernier (1912) pour aller dans la Brousse, tout à fait dans l'intérieur, à la Côte d'Ivoire, à quinze jours de marche de la Côte.

Dans le poste où je suis, nous sommes deux Européens et les plus proches de nous sont à cent kilomètres. La vie est assez bon marché, c'est la farine et l'épicerie qui nous coûte le plus : il faut envoyer des porteurs jusqu'à 300 kilomètres pour nous ravitailler. Avec 70 à 80 francs par mois, nous arrivons à faire une bonne popote.

Le climat est assez fatigant, et les moyens de communication et de transport sont difficiles. Pour aller en tournée dans la Brousse, nous sommes obligés d'avoir recours au hamac.³

² La ville a été fondée en 1645 par les Portugais et appartenait à la colonie portugaise de Guinée avant d'être cédée le 22 avril 1886 à la France en marge de la Conférence de Berlin. La France en fit un important comptoir commercial. Elle devint prospère entre autres grâce au commerce de l'arachide. Le nom de la ville vient du portugais « *cheguei e choraram* », ce qui signifie « je suis arrivé et ils ont pleuré », allusion aux habitants de la ville qui commencèrent à pleurer en voyant les Portugais arriver, pensant qu'ils allaient devenir des esclaves. (Wikipedia)

³ C'est-à-dire de se faire porter...

Je m'occupe surtout des pépinières de cacaoyers, de kolatiers, de caféier et d'arbres à caoutchouc. Je fais établir des plantations de toutes ces essences dans les villages indigènes de ma circonscription.

Mes végétaux sont d'un bon rapport, surtout le cacaoyer et les arbres à caoutchouc. Si j'avais des capitaux, je me risquerais à faire une plantation de ces dernières plantes.

Je suis toujours en bonne santé, je compte prendre mon congé administratif au mois de mai ou juin 1914. »

Le 15 octobre 1913, il écrit d'Assikasso :

« En fin d'année, je souhaite à notre Association qu'elle devienne de plus en plus importante, en faisant appel aux jeunes élèves de notre chère Ecole, dès leur sortie.

En plus de la propagande à faire par le Directeur chaque année à la promotion sortante, il conviendrait d'envoyer à Villepreux une délégation de 3 ou 4 anciens élèves sociétaires quelques jours avant l'examen.

Par un petit discours prononcé devant nos jeunes camarades, en leur montrant les avantages qu'ils ont à s'unir pour lutter dans la vie – car nous autres surtout avons besoin d'appui – je crois mon idée bonne et qu'elle produirait son effet.

Je pense rentrer en France en congé vers juillet ou août 1914. »

Le Bulletin 1914-1922 retranscrit une lettre du 1^{er} février 1920, de Brouaké (Côte d'Ivoire) :

« Dellabonnin, qui est actuellement gérant de la Ferme-Ecole de Brouaké, dit qu'il y a beaucoup de travail, surtout que cette institution a été abandonnée en partie pendant la guerre ; mais, quand on est dans la brousse, l'activité est une bonne chose pour chasser l'ennui : c'est un des coins de la colonie où le climat est le meilleur.

La santé est satisfaisante et il comptait partir en congé en Juillet. »

Nous le retrouvons en 1922 directeur (2^e classe) du jardin d'essai de Bingerville (Côte d'Ivoire) :

« Je fais part à l'association que je suis marié depuis juillet 1921 et que j'ai déjà un beau petit garçon âgé de seize mois, né à la colonie et qui se porte bien.

Nous pensons rentrer en congé en mai 1924, il sera de huit mois. »

Il s'est effectivement marié à Paris (1^{er}) le 23 juillet 1921 avec Yvonne Broussoulaille. Il se remarie à Nevers le 26 mars 1938 avec Cécile Marie Isabelle Marage.

Il décède le 28 juin 1961 à Nevers, retraité depuis l'été 1938 (directeur d'agriculture 1^{ère} classe) et veuf.